Document généré le 27 avr. 2024 23:34

Jeu
Revue de théâtre

Pingre et snob

Gilles Marcotte

Numéro 40, 1986

La critique théâtrale dans tous ses états

URI : https://id.erudit.org/iderudit/28696ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Marcotte, G. (1986). Pingre et snob. *Jeu*, (40), 34–35.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

pingre et snob

Pourquoi je ne vais presque plus au théâtre? Parce que, lorsqu'on est journaliste, on prend la mauvaise habitude de recevoir des billets de presse, et que lorsqu'on cesse de l'être — cela m'est arrivé il y a un quart de siècle (déjà!) — , il n'est pas facile de se transformer en spectateur privé, libre et... payant. La même chose s'est passée pour la musique mais, le premier moment de stupeur passé, je m'y suis quand même remis, j'ai pris un abonnement à l'Orchestre Symphonique de Montréal et de temps à autre je me paye quelques concerts ici et là. Au théâtre, la résistance a été terrible, terrible, terrible. J'aggrave mon affaire: depuis une quinzaine d'années, je suis allé plus souvent au théâtre à Stratford, Ontario, et à Paris, France, où je n'ai quand même fait que de brefs et peu fréquents séjours, qu'à Montréal, Québec. Non seulement je suis pingre, mais je suis snob.

Après avoir donné les raisons essentielles, profondes de mon absentéisme, j'en indiquerai quelques autres, secondaires assurément, mais qui ont peut-être quelque poids. Le théâtre, pour moi, homme de littérature et n'ayant pas honte de l'être, c'est du langage, de la parole. La forme de parole peut-être la plus exigeante, parce qu'elle est projetée dans un espace public où la moindre défaillance peut la convaincre d'inefficacité, de fausseté même. C'est pourquoi, sauf à de rares époques, il y a beaucoup plus de romanciers respectables, voire de très bons poètes, que de vrais dramaturges. Au XIXe siècle français, une très grande oeuvre, *Lorenzaccio*, et quelques bonnes pièces du même auteur. Au vingtième, entre Claudel et Beckett, pas grand-chose, avouez. Il fallait avoir la passion des petites idées pour considérer les pièces de Jean-Paul Sartre comme des oeuvres importantes. La dernière fois que j'ai vu une pièce de Claudel, à Montréal, c'était un massacre: le cher Guy Hoffmann faisait le clown en Turelure et les autres, malgré une bonne volonté assez touchante, transformaient la prose superbe de *l'Otage* en une sorte de brouet sonore assez peu ragoûtant. J'ai peur, depuis ce temps-là, je prends mes précautions. Pour des raisons professionnelles, je viens de relire *Phèdre* (oui, vous savez la pièce de Jean Racine) avec un ravissement extraordinaire, comme si pour la première fois je prenais contact avec l'oeuvre. Oserais-je acheter des billets, si elle prenait l'affiche d'un des théâtres de Montréal? À Paris même, il y a quelques années, sous la grande tente du Théâtre Silvia Monfort, ce n'était pas tout à fait ça...

Une «peu constante vigilance». Gilles Marcotte. Photo: Kèro.

On aura compris sans difficulté que je n'ai pas suivi le théâtre québécois dans toutes ses aventures depuis une vingtaine d'années. J'ai vu une grande pièce, une pièce terrifiante, magnifique: *HA ha!...* de Réjean Ducharme. Elle a épouvanté tout le monde, et n'a pas tenu l'affiche longtemps. Elle est restée bien sagement au Québec, alors que les pièces de Michel Tremblay (rien de bien intéressant depuis *les Belles-Soeurs*), de Michel Garneau (pleines de poésie, hélas!), de Marie Laberge (*l'Homme gris*, c'est touchant) allaient glaner des succès dans les Europes et ailleurs. La pièce de Marie Laberge, je ne l'ai que lue, et elle avait des raisons particulières de me toucher, mais la pénétration psychologique n'est pas ce que j'attends du théâtre: et l'on ne me

reprochera pas de mépriser l'auteur si je dis qu'une pièce comme *la Mort d'un commis voyageur* d'Arthur Miller ne me requiert pas plus. Une bonne partie du théâtre québécois des dernières décennies s'est créée sous le signe d'un contrat social — allant parfois jusqu'aux formes d'engagement les plus déplorables — qui ne pouvait que l'empêcher de prendre ses véritables dimensions. Oui, certes, le théâtre est un acte social, mais non pas à la manière de la reproduction, de l'intervention ponctuelle ou du sermon. S'il ne porte pas les langages divers d'une société à un niveau supérieur de signifiance, jusqu'aux portes mêmes du sacré (que pour moi je distingue soigneusement du religieux), il appartient à quelque forme de divertissement ou d'endoctrinement qui n'est pas le théâtre. J'aime bien le divertissement: *la Diva* de Jean-Claude Germain m'a fait beaucoup rire. Mais je ne confonds pas. Le contraire exact de ce qu'est à mon gré le théâtre existe au Québec, et c'est la Ligue Nationale d'Improvisation, où fleurit magnifiquement l'à-peu-près, le vulgaire, le débraillé, le n'importe-quoi. Quand, une ou deux fois par année, le Québec m'inquiète vraiment et me déprime à mort, il m'arrive de penser qu'il ressemble aux spectacles de la L.N.I. (Que je n'ai pas vus *in vivo* mais à la télévision, bien sûr, et en disant cela j'ai tout à fait conscience de donner à qui le voudra toute la corde nécessaire pour me pendre.)

Au cours de l'année que j'ai passée à Strasbourg, en 1970, j'ai assisté à tous les spectacles du Théâtre National de Strasbourg, qui était alors une des bonnes compagnies de France. Ces spectacles avaient quelque chose de commun: quelle que fût la pièce à l'affiche, de Claudel, de Labiche ou de Genet, à un certain moment tous les comédiens rampaient sur la scène, et cela faisait lever une quantité incroyable de poussière. On ne riait pas, cependant, car la mise en scène, et jusque dans ses tics les plus évidents, témoignait d'une réflexion, d'un effort de pensée, de renouvellement tout à fait remarquables et qui inspiraient le respect, sinon toujours l'adhésion. À plusieurs reprises, manquant à ma décision d'absentéisme, il m'a été donné de constater que la diversité du talent, l'originalité de l'invention scénique ont beaucoup augmenté au Québec depuis un quart de siècle. Mais ce qui manque le plus souvent, me semble-t-il, c'est une exigence de rigueur dans la conception même, la conception d'ensemble, qui seule peut faire vivre un spectacle de théâtre. Là aussi, il faut travailler, penser. On l'a peut-être fait, dans quelques spectacles qui ont échappé à ma peu constante vigilance. Je serais assez heureux d'être dans l'erreur.

gilles marcotte*

*Né en 1925, Gilles Marcotte acquiert une formation littéraire au Séminaire de Sherbrooke, à l'Université de Montréal (maîtrise) et à l'Université Laval (doctorat). S'il a été réalisateur à la télévision de Radio-Canada (1955-1957), recherchiste et scénariste à l'Office national du film (1957-1961), s'il est, encore aujourd'hui, membre du comité de rédaction des *Écrits du Canada français* (depuis la fondation en 1954) et professeur titulaire au département d'études françaises de l'Université de Montréal (depuis 1966), c'est en tant que romancier et, surtout, critique, qu'il est d'abord connu; son oeuvre théorique, importante, lui a mérité plusieurs prix (le Prix du Gouverneur général et le Prix France-Canada en 1963, pour *Une littérature qui se fait*; le Grand Prix littéraire de la Ville de Montréal en 1970 pour *le Temps des poètes* et en 1976 pour *le Roman à l'imparfait*; la Médaille de l'Académie canadienne-française en 1974). Il a dirigé la publication, en quatre volumes, de l'*Anthologie de la littérature québécoise*.

La carrière journalistique de Gilles Marcotte a débuté à *la Tribune* de Sherbrooke, s'est poursuivie au *Devoir* (pendant sept ans) puis à *la Presse*. Il tient actuellement la chronique «Lectures» de *l'Actualité*. N.d.l.r.